LE JOURNAL DES DISPARUS

Travail de Mémoire

Rédaction : Mélissa Guex

Solo: *De ceux*

Haute école des Arts - La Manufacture

Printemps 2019

La contrainte d’être seul.e :

On aurait pu être deux pour affronter tout ça tu sais ?
Même trois, quatre…

« pour préserver notre amitié » t’a répondu l’autre qui partait gaiement s’attacher les pieds au plafond. Et puis il y a eu celle qui avait déjà demandé à celui qui ne lui avait pas encore répondu, il y avait aussi les prévoyants, qui savaient déjà depuis longtemps, et ça n’était pas avec toi.
Celle aussi avec qui tu n’arrivais pas à communiquer, et ceux à qui tu n’allais quand même pas demander.
Si tu dois travailler toute seule, garde un minimum de fierté ma grande.
Bien sûr, avec *elle*, tu sais que ça aurait été super.
Mais *elle* est partie.
Alors bouge-toi, c’est de ta faute si tu te retrouves abandonnée comme une vieille chaussette.
Même dépareillé, personne ne souhaiterait faire paire avec toi.

- *Pas besoin d’être si violent, c’est moi qui ai choisi de travailler seule.*

- *Tu es surtout victime de la situation, qui je le sais, te donne la chair de poule.*
ça va être long ce chemin en solo hein … ?!

- *Jamais vraiment seule finalement…*
Déjà, il y a toi.
Et il y a les autres aussi.
Ceux qui existent,
Ceux qui sont à inventer,
Les silencieux, les bruyants,
Ceux qui prennent de la place,
Les discrets,
Ceux qui me font peur ou qui me rassurent
Les démons qu’on ne préfèrerait pas voir,
Ceux qui me font rêver.
Ils sont tous là, prêts à bondir pour me rejoindre dès que tout le monde sera parti.
Toi aussi tu les entends ?
Ils arrivent…

- …

AVIS DE DISPARITION

Ils sont plus de dix mille à disparaître sans raison de leur logement habituel. Fugue générale, fuite organisée ?
La police diffuse un avis de disparition.

Début septembre, prélude d'un long déluge. Sans explication aucune, on remarque l'absence de certains d'entre eux qui laissent comme seule trace, un trou.
Au fil des mois, le cauchemar continue, les disparitions augmentent et les trous sont de plus en plus nombreux.

À la demande de la propriétaire, la police diffuse cet avis de disparition.
Ils correspondent au signalement suivant : taille moyenne, texture épaisse, couleur brun foncé, originaires d'Afrique du sud, on peut les remarquer par leurs traits drus et bouclés…

Toutes les personnes ayant quelconques informations concernant cette disparition sont priées de prendre contact avec la Police.

Le corps qui fond.

Les cheveux qui tombent.

Disparaître de soi sans contrôle.

La femme s’en va et me fait signe de la main.

Un séjour dans les limbes, le crâne rasé.

La solitude comme camarade, nous marchons anonymes sur les routes, sans aucune contrainte d’identité.

Ni homme, ni femme.

Est-ce une bête, un animal ?

Un retour à l’état neutre, le corps comme médium pour accueillir « *les autres* ».

Comment se définir lorsque l’on perd ce qui nous est unique ?

L’être humain, ou animal, se caractérise par les différences qu’il a avec ses pairs. Il a besoin de pouvoir se construire à travers les différences avec ses semblables pour trouver son identité propre.
Nous sommes tous pareils et pourtant tellement différents.
Physiquement, intellectuellement, spirituellement, l’être, quel qu’il soit, a besoin de se sentir unique, porté par des mouvements et en contradiction avec d’autres.
La comparaison est un outil qui pousse à l’individualisation et au sentiment d’être une entité à part entière.
Plus grand, plus fin, plus à droite, plus féminin, plus sensible…
La liste est longue pour se séparer de tout autre vivant et de se (re)trouver unique en son genre.

Si on imagine ces attributs comme un costume ou un masque qu’on pourrait enlever, couche après couche, que reste-t-il de l’être, ici humain, mis à nu ?
Le masque neutre n’est qu’un objet. Le point zéro de l’identité est sans doute impossible à atteindre, mais le chemin à parcourir pour se rapprocher le plus possible d’un état neutre est une aventure riche d’expériences.
On pourrait imaginer un parcours du combattant destructeur, laisser de côté ce qui nous fait « être ».
Et pourtant, la richesse d’être personne, c’est de pouvoir devenir tout le monde.
La joie d’être seul.e, c’est de s’inventer à plusieurs.
Le plaisir de disparaitre, c’est de pouvoir se transformer pour réapparaître.

Zelig, Woody Allen

Olivier Blanckart, Moi en : …

Nous sommes de ceux qu'on ne remarque pas
Des fantômes, des transparents, des moyens
Nous sommes de ceux qui n'rentrent pas en ligne de compte
Nous sommes de ceux qu'on choisi par défaut
Nous sommes de ceux qui ont la peau terne, les traits tirés
Et le regard éteint, des visages pales, des teints gris
Nous sommes de ceux qui s'délavent de jour en jour
Nous sommes de ceux qui ont du mal à s'entendre penser
Nous sommes de ceux qui se maîtrisent difficilement
Nous sommes de ceux qui mettent mal à l'aise en public
Nous sommes de ceux qui dérapent dans les escaliers des bibliothèques
Nous sommes de ceux qui dansent de façon embarrassante
Nous sommes de ceux qui font l'amour en deux temps
Nous sommes de ceux qui s'y prennent à l'envers avec les autres
Nous sommes de ceux sur lesquelles on ne parie jamais
Nous sommes de ceux qui n'savent plus raisonner de façon logique
Nous sommes de ceux qui ont tout fait comme il faut, mais qui n'y arrive pas
Des ratés modernes, des semi-défaites, des victoires sans panache
Nous sommes de ceux qui n'tiennent pas la pression
Nous sommes de ceux qui s'font balayer à répétition
Nous sommes de ceux qui s'font assister, des baltringues, des éclopés, des faibles
Nous sommes de ceux qui prennent des trucs pour tenir le coup
Nous sommes de ceux qui n'savent pas dire non
Qui n'connaissent pas la rébellion, qui n'soutiennent pas les regards
Nous sommes de ceux qui sont tabous
Fauve, *De ceux*

Hommage aux personnages de l’ombre

Ces gens-là - titre provisoire

C’est ceux dont on ne connaît rien du passé et pour qui on ne peut imaginer un avenir.

Ils sont là, à errer sans nom, sans temps. On les croise chaque jour sans les connaître, ils font partie du décor de notre quotidien, comme un objet d’héritage qui prend la poussière sur la commode du salon.

Ils existent uniquement dans le temps et le lieu qu’on veut bien leur donner. Ailleurs, notre imagination a ses limites, et ne leur permet pas une autre vie que celle de notre vision ordinaire et ennuyeuse.

Sur la terrasse du café de la Couronne, assis à l’entrée du métro Barbès, couchés dans le parc de la Tête d’Or. Ils travaillent à la bibliothèque de la ville, aux toilettes du Folk, elles se tiennent à la sortie du centre commercial, jouent de la musique à l’heure du marché, ils font un signe de la main depuis le pont de la vieille ville, elles nourrissent les pigeons de la grande place, font la fermeture de l’auberge du village, se promènent au bord de la route du bois du Sépey, ils travaillent à l’accueil du guichet du chômage, nettoient les bureaux de I.Justicia, la nuit. Ils sont dans les salles d’attente, les ascenseurs, sur le trottoir, dans les musées, à l’aéroport, on les croise dans les cages d’escalier, dans la cave de l’immeuble…
Ils sont partout.
Ils sont nulle part.

Ces gens-là qu’on capture et qu’on enferme entre les murs du lieu où nos regards se sont croisés.
Ils ne peuvent venir d’ailleurs.
C’est sans doute ici qu’ils dorment.
Qu’ils vivent.
Est-ce qu’ils mangent ?
À qui est-ce qu’ils parlent ?

La diva déchue

On connaît tous son nom, mais personne ne le dit.
On parle d'elle à voix basse, avec des mimiques qui font écho à sa tristesse, des signes de main qui décrivent son physique fatigué.
Un tabou s'est créé autour de son visage oublié.
Elle a goûté un instant à la lumière, à la chaleur de la reconnaissance, et depuis, elle vit dans le souvenir de ce bref succès.
Elle n'a jamais été une star.
Mais elle a passé tellement de temps à y croire, à nous pousser à la croire, qu'un accord commun s'est créé autour d'une histoire qui n'a jamais existé ;
Celle de sa carrière lumineuse, de son succès prodigieux, de sa vie qui ne ressemblerait pas à sa vie.

- C'est aussi la Poissonnière du marché de Vincennes qui, silencieuse, démonte son stand aux côtés de son mari.
1m83 de nostalgie, elle ne dit rien, elle ne salue pas.
Elle pose, dans les mains d'une petite bourgeoise trop pressée, un saumon fumé et toute sa rancœur.
Elle rêve d'un ailleurs.
Ce sont ses boucles d'oreilles qui le racontent.
Longues, brillantes, elles se laissent regarder derrière ses cheveux mal coiffés et combattent pour la féminité en duel contre le vieux tablier.
On la rappelle à l'ordre, il faut se dépêcher de tout plier pour partir, ranger, et pour être prêts à recommencer la même journée le lendemain.

- C'est Joséphine la cantatrice de Kafka qui appartient au peuple des souris. Frustrée de ne pas pouvoir transmettre son art et son talent aux siens, elle se sent différente, à part.
Telle une chanteuse d'opéra, elle se dresse sur ses deux pattes et partage sa voix mélodieuse. Pour le reste des souris, elle couine, et plutôt mal. Mais personne ne le lui dira. Car on sait très bien qu'un jour, elle disparaîtra, comme toutes, comme tous les autres, et que le temps l'effacera de l'histoire.

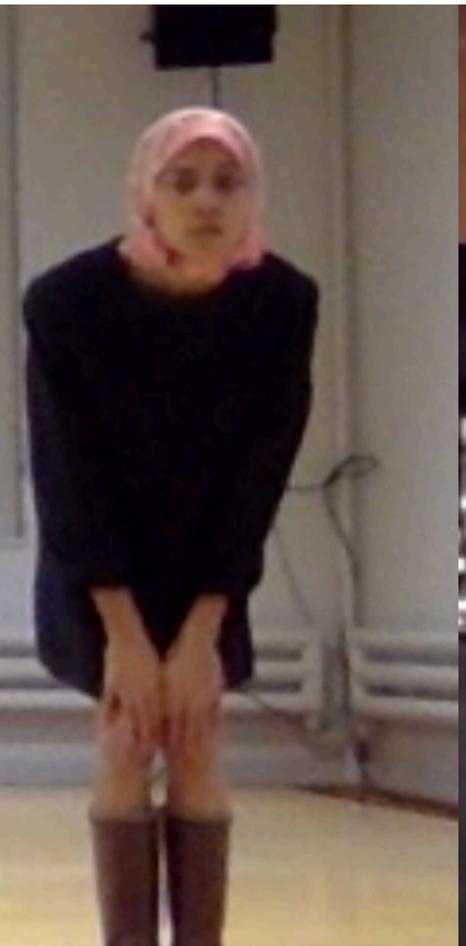
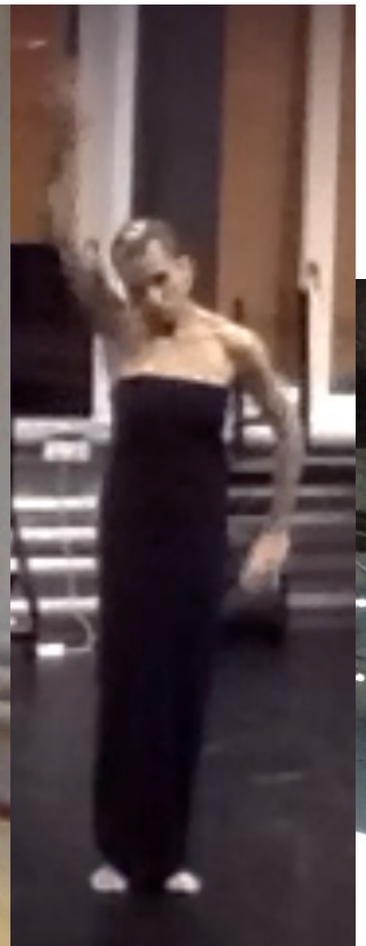
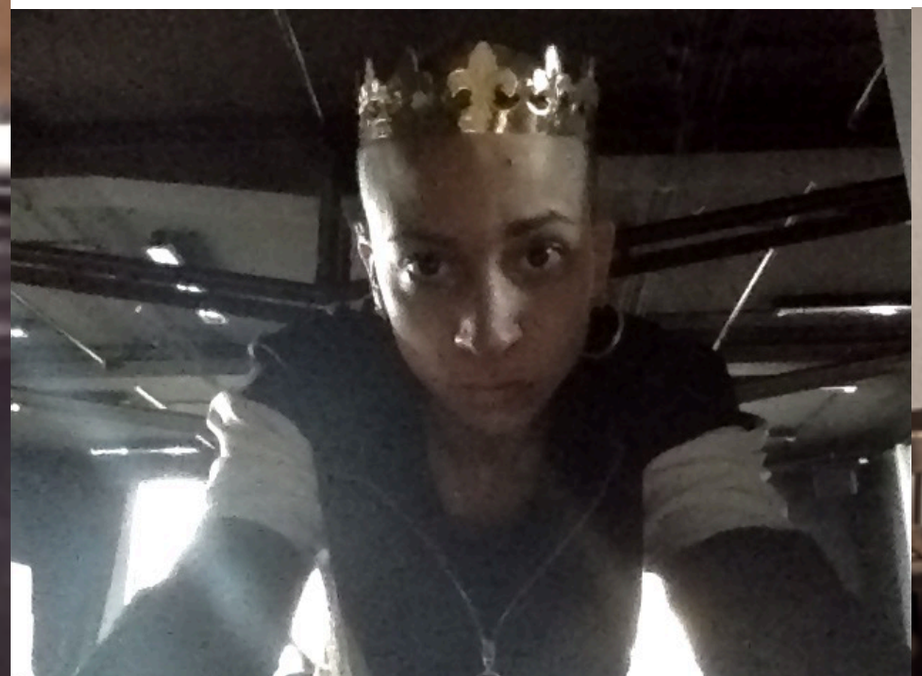
- C'est La femme qui « *jadis* »
Celle qui vieillit dans les coulisses de l'opéra, qui voit défiler les nouveaux corps, les nouvelles voix, qui la font disparaître peu à peu dans l'oubli.
La nuit elle sort, vêtue de sa robe de jeune femme, elle est sur scène.
Elle se souvient de la chaleur du projecteur sur sa peau, de la tension dans la salle, le silence.
Elle ouvre la bouche, mais plus rien ne sort.
Elle a disparu, elle hurle, mais jamais personne ne l'entend.

- C'est Celle qui a fait partie de la création de *De ceux*, et qui au dernier moment, sans prévenir, s'est fait mettre à la porte.
Renvoyée.

« Madame, nous sommes dans le regret de vous informez que nous n'aurons plus besoin de vos services à présent. Le temps est compté, et nous ne pouvons malheureusement pas entamer un nouveau chapitre avec vous. Votre présence, très féminine, n'est pour le moment pas en accord avec les autres propositions qui ont été, soyons honnêtes, plus travaillées et recherchées que la vôtre. Nous avons été touchés par votre fragilité et votre sincérité, c'est pourquoi nous souhaiterions vous proposer une nouvelle collaboration dans un futur où la contrainte du temps pèsera moins sur notre travail. »

Les personnages de « De ceux »

C’est pour toutes celles.
Ces femmes.
Déchues.
Disparues.
Renvoyées.

Appel ~~à projet~~ aux fantômes :

Laissez-les remonter le fil du passé et venir jusqu'à vous.
Qu'ils soient beaux ou laids, que vous en soyez fiers, ou qu'ils vous fassent honte,
Laissez ces personnages d'un autre temps habiter votre présent.
Utilisez leur force et leur singularité pour être pleinement vous-mêmes.
Ne les reniez pas.
Ils frappent à la porte de vos souvenirs.
Ils donnent le rythme de la recherche et de la création.
Si vous vous promenez dans les abysses de votre être à la recherche d'inspiration, vos chemins se croiseront.
Laissez-vous envahir par la transe de ce rythme incessant.
Deux baguettes qui roulent dans votre tête, la nuit, le jour.
Laissez-les entrer.
Bienvenue.

Témoignage :

« *Sœur Deloris*, c'était mon surnom dans la jeunesse.
En référence à Sister Act.
Certainement car j'étais la plus foncée de l'équipe et que j'aime chanter…
A seize ans, j'ai fait mon rituel d'entrée, avec une journée de bizutages et une soirée tellement arrosée, que j'ai oublié tout le reste…
La société de jeunesse, c'est pas juste une beuverie. On organise aussi des évènements sportifs, on construit des infrastructures plus grandes que celle des festivals, on bosse comme des dingues toute l'année pour ça. Après, oui, c'est vrai, on aime bien faire la teuf.
L'hiver, pendant les fêtes, on joue du tambour dans le village.
Grosses caisses pour les baraqués, caisses claires pour les filles et les autres, et cymbales ou triangle pour ceux qui savent pas taper. C'est les mêmes morceaux depuis des générations. On se déguise selon un thème, on fait nos costumes, on répète les morceaux, et on va taper dans le village. On se fait accueillir par un coup de blanc et la soupe à l'oignon chez les gens, c'est la tradition. Il y a des fêtes tous les soirs, donc on est bô mal, car on enchaîne, la nuit, la journée, pendant deux semaines c'est le marathon.
Y'a aussi la fois où on a gagné le concours de tambour à l'Isle en 2009, grande victoire pour le village ! Tout le monde s'en souviendra. Les costumes n'étaient pas dingues mais on s'était donné pour les morceaux, de vrais champions. On a même eu un article dans le journal de la région. »

« L'émotion ne dit pas je » — Gilles Deleuze

Je ne raconte pas mon histoire.
Je ne suis pas propriétaire de ce que je partage.
Je convoque, j'invite.
Je me laisse traverser.
Je reçois - je transforme.
Des gestes, des sensations.
Ils viennent d'un autre temps, d'autres personnes.

Comme un héritage, j'accueille ces offrandes et j'utilise le corps comme un médium pour partager d'autres histoires.
Tout ce qui passe *à travers* est fantomatique. Un mouvement, qui vient du passé, bouscule le présent et vogue vers le futur.

Georges Didi-Huberman parle d'anachronisme pour définir plusieurs temporalités hétérogènes qui se mélangent dans un même présent, dans un même geste. Il donne l'exemple d'une jeune femme à l'apparence « post-moderne » qui, le jour où elle accouchera ou devra enterrer quelqu'un, sera habitée par des gestes qui viennent d'un autre temps.
Devenir soi-même un feuilletage de notre temps.
Il cite également Warburg qui parle d'images comme des « passe-murailles »
On reçoit une image avec une sensation qui éclot dans le présent, entre une tension avec la mémoire et une tension avec le futur.
« La perception et l'image elle-même sont des feuilletages, on est dans les fantômes ! »

ARCHIVES

DE STARS

DISPARUES

Le technicien

Travailleur de l’ombre, personnage de second plan.

Toujours occupé à faire.

Seul, il se parle à lui-même et marmonne les ordres reçus dans le passé, il ressasse.

Homme d’actions.

Mouvements du quotidien concret.
Précision, répétitions, multiplicité dans les opérations ; « *faire, défaire, refaire* ».

Observer chez `*les autres*` leurs façons de bouger, leurs déplacements ; quelles sont leurs actions, leurs rituels.
Créer avec le miroir comme partenaire un vocabulaire de mouvements, une palette d’outils avec laquelle jouer dans le présent.
Tendre vers la virtuosité dans la répétition, la précision.
Utiliser un corps aux multiples fonctions : séparer les articulations et juxtaposer les actions.
Exemple : isoler la rotation de la tête, déplacer lentement les pieds, suivit d’un geste vif du poignet.
Action - réaction : interagir avec le bruit, l’espace, le silence, l’ombre, les voix.

Ils ont vus
Une fourmi - Golum - Le balais de Fantasia - Une créature

Un fou - Oskar - un rêveur - Un Manga - une schizophrène

Je me souviens d'une discussion avec le chorégraphe Thomas Hauert qui partageait l'idée *d'être laids lorsque l'on danse*.
Pouvoir se détacher de l'image du beau danseur, de la belle présentation. Sentir la liberté qu'offre le corps pour interpréter mille possibilités.
Portée par ces pensées, j'avais le désir de proposer quelque chose de l'ordre du bizarre, de l'étrange. Pouvoir me libérer de toute convention de beauté ou de perfection, et aller creuser dans un autre monde, celui des vilains.
Pour parler *des autres*, il faut d'abord accepter de se regarder soi-même. J'ai donc décidé de prendre le reflet que me renvoyait le miroir comme une arme, plutôt qu'un boulet de bagnard.
Une désinhibition de soi pour entrer dans le monde *des autres*.
La contrainte était de rester fidèle à cet univers sans être tentée par la force obscure, celle de la féminité et de la beauté avec un *b* majuscule.
Un défi alléchant qui donne la possibilité de s'enfoncer dans un nouveau monde, de découvrir un nouveau corps, d'autres possibilités de mouvements, d'interactions.

La compagnie *Peeping Tom* est allée à plusieurs reprises creuser dans un monde similaire, celui du sous-sol. Dans des chorégraphies bestiales, entourés de terre, les danseurs errent dans un monde sous-terrain auquel la lumière n'a plus accès.
Pina Bausch a également un don pour offrir une porte d'accès aux personnages mutilés par la solitude, dans l'obscurité.
J'ai été particulièrement touchée par la tenancière du café dans la pièce C*afé Müller* : celle qui arrive toujours lorsque tout est terminé. Elle semble courir après le temps perdu. Elle arrive, elle part, elle revient, elle repart.
Courts et sensibles, ses passages sur scène sont une ode à la solitude.

La solitude comme terrain de jeu
Souffrance ou jouissance d’un état
#todolist

La douloureuse

Avoir besoin des autres pour pouvoir exister soi-même

- Se regarder pleurer
- Se faire souffrir
- Crier sans être entendu
- Se cacher sans être trouvé
- Disparaître sans créer d’inquiétude

Souffrir d’un manque pour pouvoir, au plus bas, découvrir un nouvel état, celui de la richesse de la solitude.

Nous n’avons jamais été aussi nombreux depuis que je suis seule

La joyeuse

À l’abri des regards:

- Danser
- Hurler
- Se masturber
- Se goinfrer
- Se faire rire
- Se féliciter
- Se cacher
- Se déguiser

On trouve des pépites lorsqu’on peut avoir accès aux moments de solitude des autres, à leur insu.
Si on est libre lorsqu’on est seul, quel est le masque que l’on porte à plusieurs ?

L Â C H E R P R I S E

Une femme qui danse à l’arrêt de bus, seule

« I would prefer not to »
C'est l'unique réponse que donne le personnage de Bartleby d'Herman Melville
On ne connaît rien de son passé, ni de son avenir.
Il existe uniquement là où on le voit.
Un lieu, un personnage.
Un temps de solitude.

Sans mère, ni terre, le pianiste *Novecento* de Baricco, est lui aussi
pris sur les vagues de l'océan de la solitude.
Il ne sortira jamais du bateau où il est né.
Un aller-retour sur l'océan entre le partout et le nulle part.

« Un pardon pour des êtres qui moururent bourrelés de remords;
un espoir pour des êtres qui moururent désespérés;
de bonnes nouvelles pour des êtres qui moururent accablés par le malheur.
Message de vie, ces lettres courant vers la mort.
Ah! Bartleby! Ah! Humanité »

« La terre, c'est un trop grand bateau pour moi.
C'est un trop long voyage. Une femme trop belle.
Un parfum trop fort. Une musique que je ne sais
pas jouer.
Pardonnez-moi. Mais je ne descendrai pas.
Laissez-moi revenir en arrière. S'il vous plaît »

https://www.youtube.com/watch?v=otKLHef9aFw

Le corps comme unique langage.

C’est peut-être ceux qui en disent le moins qui finalement parlent le plus.
Je me réfère à une autre parole que celle qui sort habituellement de notre bouche, une parole de l’âme, un souffle du cœur, une tension physique, un silence perdu.
Une communication corporelle, entendre « *oui, tout va bien* » dans la voix, et lire « *je suis perdu* » dans les yeux.
Sans dire un mot, on peut dire beaucoup.
Le corps est porteur de messages, il peut faire apparaître un monde à travers la fissure entre les dents d’un sourire, et faire disparaître un passé dans les rides d’une main.
Immobile, le corps est déjà bavard ; il raconte ce qu’il transporte, ce qu’il a vu, ce qu’il a senti. On pourrait le définir comme un « récepteur ancestral au langage universel ».
Telle une banque d’informations, il envoie des messages tout comme il en reçoit ; il devient la cible des projections de ceux qui le côtoient. Le corps est un terrain de jeu pour l’imagination des autres.

Dehors, je suis l’archer, et mes cibles sont ceux qui disparaissent dans la foule, ceux qui crient leur solitude dans les livres, qui prennent la poussière dans les vieux journaux.
Ces êtres qui voguent entre le réel et mon imaginaire sont un puits d’inspiration. Ils m’accompagnent, sans le savoir, dans la recherche, dans mes rêves, à travers mes mouvements.
J’ai le désir de mettre en lumière ceux qu’on ne verra peut-être jamais, et de leur offrir ce moment sur le plateau.

Sur scène, je rends les armes et les rôles s’inversent. Je deviens l’appas des flèches imaginaires du public.
Je laisse les projections et les désirs des autres atteindre mon corps. Une invitation à l’imagination collective :
Laisser voir l’invisible - Entendre l’imperceptible - Créer l’impossible.

Die Umwelt

Selon Jakob von Uexküll et Thomas A. Sebeok, l'*Umwelt* désigne l'environnement sensoriel propre à une espèce ou à un individu, mieux rendu en français par l'expression de « monde propre ». Ce concept est à la croisée des chemins entre la biologie, la communication et la sémiotique chez l'animal humain et non-humain

Le temps - l’espace - le mouvement - le son
Créer un « *monde propre* » aux personnages.
Une grotte, une caverne, une coursive.
Une porte d’entrée dans les abysses.

Deux phrases pour construire un monde:

Un lieu - un évènement

Le style jaillit de la contrainte

Créer avec le rien.
Penser au *Théâtre Pauvre* de Grotowski ; le dépouillement scénique.
Un plateau nu, un seul costume, aucun accessoire, pas de scénographie.
Partir du zéro pour créer le multiple.
Un corps pour plusieurs personnages.
Une seule musique.

L’envie d’apparaître et de disparaître sur le plateau.
Le mur du fond de scène comme logis, un seul espace aux multiples possibilités, cachettes.
Une fois l’espace défini, je décide de créer un habitat imaginaire. Un lieu qui apparaîtrait quand tout le monde aurait disparu. Comme les fantômes d’un opéra qui sortent la nuit, lorsque tout est fini.

Créer un « chez soi ».
Une lampe pour définir l’espace. L’ombre de mon propre corps sur le mur comme compagnon de voyage. Il sera l’écho des mouvements, un interlocuteur, un voyeur.

Penser le parcours le long du mur comme Vinciane Despret pense aux rats.
« L’animal, doté d’organes sensoriels différents des nôtres, ne peut percevoir le même monde. Lorsque la perception va être définie non comme une affaire de « réception » mais comme un acte de création : l’animal ne perçoit pas passivement, il remplit son milieu d’objets perceptifs. »
Le mur de la salle 120 représente l’espace connu, un lieu rassurant. Comme un rat, je connais ce chemin par cœur, je l’ai déjà parcouru. Je n’ai pas besoin de le voir, je le sens, je colle mes bras, je l’effleure de la main, je disparais dans le noir de sa couleur, je m’en éloigne, mais jamais trop, pour toujours retrouver mon chemin.

Meine Umwelt
- selon la structure des « *Mondes animaux et monde humain* »

* L’espace actif : le plancher en bois, le mur du fond de scène, les portes battantes qui s’ouvrent et se ferment sur les coulisses.
« *Nous conservons facilement en mémoire les chemins que nous avons une fois parcourus : c’est ce qui nous permet d’écrire dans l’obscurité. On nomme cette faculté « kinesthésie ». Il suffit de fermer les yeux et de déplacer la main tendue perpendiculairement au front pour déterminer avec sûreté où se situe la frontière entre la droite et la gauche.* »

* L’espace tactile : l’obscurité des coulisses, la rugosité du mur, les pieds nus qui tracent le parcours.

* L’espace visuel : il y a ce que je vois grâce à la lumière, ce dont je me souviens qui est plongé dans l’ombre.
Ce que je laisse voir et qui m’est invisible, comme l’ombre qui me suit, même de dos. Le tambour, caché dans les coulisses, que j’ai fait disparaître et qui m’attend pour la sortie.

* Le lointain : le devant de la scène représente pour moi l’interdit. Le public est placé en tant que visiteur immobile, il a une vision éloignée qui crée une distance et une tension avec l’action.

* Le milieu magique : c’est tout ce qui n’existe pas concrètement et qui est créé par l’imaginaire.
Deux baguettes en bois qui tapent dans le vide pour créer le bruit d’un tambour. La fumée et les lumières pour inventer un concert. Les voix sonores, les chuchotements pour inviter d’autres personnages, d’autres pensées à coexister sur le plateau. C’est le monde imaginaire des enfants qui jouent, des adultes qui rêvent. Un monde d’artifices, de surprises, de secrets et d’histoires.

BIENVENUE DANS MON MONDE

*J*e retrouve dans le monde des animaux de Jakob von Uexküll un nombre infini de similitudes avec le monde que j’ai imaginé pour mes personnages. La perception de l’espace, les capacités tactiles, les réactions à l’environnement me poussent à questionner la forme des êtres que j’ai invités sur scène.
Humain ou Animal ?
Il n’y a pas de réponse, mais des mondes qui se croisent étroitement, des parcours côte à côte entre la solitude de la bête et celle de l’homme. Tous seuls face à l’inconnu et à la recherche du collectif pour affronter leur environnement.

Dis paraître

Dans l’exposition de Liu Bolin, *le théâtre des apparences*.
Une immersion dans un monde photographique où la disparition devient politique, révolutionnaire.

Dans le désert du Sahara pendant la période des fêtes de Noël.
Refuser de participer au mouvement collectif.
La solution trouvée dans une marche de dix jours, perdue dans le désert.
Ne m’attendez pas, je disparais.

Dans un studio réservé pour une période de recherche.
Panne d’inspiration, pas d’envie, plus de désir.
Je me cache derrière des rideaux, je ferme les yeux.
Il n’y a plus de temps.
Des gens passent, ils m’appellent, se regardent dans le miroir, ouvrent et ferment la porte.
Je ne suis plus là, j’ai disparu.

Dans le moule d’un personnage.
Enfiler le corps d’un autre,
Se ressourcer dans ses réserves, dans son univers.

« Il disparaît dans le blank (espace inoccupé, vide) Il maintient son existence comme une page blanche pour ne pas se perdre ou courir le risque d’être impliqué, d’être touché par le monde. Il gît dans l’indifférence des choses, soulagé de l’effort d’être soi, parfois il ne sait plus vraiment qui il est, ni où il se trouve, il ne porte plus aucune responsabilité envers les autres ou sa propre existence. Le monde ne le concerne plus, il erre dans un no man’s land dont il a besoin pour reprendre son souffle. Il se tient dans les limbes, ni dans la vie, ni dans le lien social, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors. »
Disparaître de soi, David Le Breton

Pourquoi le slow, cette danse d'amour disparaît ?
« Aujourd'hui, on préfère se prendre un râteau virtuel sur Internet, derrière son ordinateur, plutôt que sur la piste de danse, aux yeux de tous »

Construction autour de l’ellipse

« l’art du portrait s’inscrit dans une telle entreprise, permettant de soustraire le visage aux outrages du temps, de le conserver pour la postérité.
Du moins jusqu’à ce que l’oeuvre disparaisse, comme ce fut le cas de la Joconde, dont le vol en 1911 fit la manchette des journaux. Paradoxalement, c’est par sa disparition que la toile de Léonard de Vinci acquit sa notoriété, voyant sa présence — ou son aura, comme le dirait Walter Benjamin — décuplée par le battage médiatique. »

Faire disparaître l’objet pour laisser imaginer le son.
Faire disparaître le corps pour laisser imaginer le mouvement.

L’ellipse visuelle permet une collaboration tacite entre le public, poussé à user son imagination pour remplir le vide, et le/la performeur.
Ici, je deviens le chef d’orchestre, et ils sont les musiciens d’un morceau composé ensemble.

L’ellipse dans le récit propose des interprétations différentes et personnelles.
L’identité des personnages, leurs rêves, leurs trajectoires, chacun peut projeter sur la performance sa vision.

La construction elliptique offre un accès à l’imaginaire de chacun, dans une structure déjà chargée d’histoires.

Dans une autre vie,
À un autre moment,
Avec d’autres gens
…

AP.PARAÎTRE

Dans la lumière - sur le devant de la scène - masqué - déguisé

Je questionne notre besoin d’apparaître.
Apparaître pour plaire.
Se transformer pour s’adapter à l’audience, au groupe, à la communauté.
Utiliser les aptitudes d’un caméléon pour se fondre dans la masse.

Selon le contexte, ou l’environnement, les gens ont une capacité d’adaptation qui, poussée à l’extrême, peut ressembler à une perte d’identité.
Comme le personnage *Zelig* de Woody Allen, avec ses facultés de transformation, nous pouvons nous perdre dans le jeu de l’identité.
Si je peux devenir tout le monde, qui suis-je au final ?

J’apparais pour être quelqu’un // Je disparais de mon identité.

LE SHOWMAN

Woah
Woah
Woah
Woah
Woah
Woah
Woah
Woah
Woah
Ladies and gents, this is the moment you've waited for (woah)
Been searching in the dark, your sweat soaking through the floor (woah)
And buried in your bones there's an ache that you can't ignore
Taking your breath, stealing your mind
And all that was real is left behind
It's everything you ever want
It's everything you ever need
And it's here right in front of you
This is where you wanna be (this is where you wanna be)
It's everything you ever want
It's everything you ever need
And it's here right in front of you
This is where you wanna be
This is where you wanna be
This is the greatest show (oh!)
This is the greatest show (Oh!)
This is the greatest show (oh!)
This is the greatest show (oh!)
This is the greatest show (Oh!)
This is the greatest show (oh!)
(This is the greatest show)
This is the greatest show (oh!)
This is the greatest show!

Il brille sous la lumière des projecteurs.
Il apparaît à travers la fumée.
Il jouit des applaudissements.
Il trace des mouvements plus longs que l’espace.
Il est grand.
Il est puissant.
Il est le chef d’orchestre du son.

Il a besoin des autres pour exister.
Les rideaux s’ouvrent pour qu’il prenne vie.
Les effets lui donnent un corps, une voix.
Le public lui offre une raison d’exister.
« This one is for you, I love you » - Freddie Mercury

Mais lorsque la lumière s’éteint, que les fans s’en vont.
Sans costume, sans maquillage, que reste-t—il de ce personnage ?
Un homme comme les autres ?
Seul, après une chute libre d’émotions.
Il trouve peut-être des moyens de combler le vide, il répond aux messages d’amour virtuels qu’il reçoit, il trouve de la tendresse dans sa bouteille de vodka.

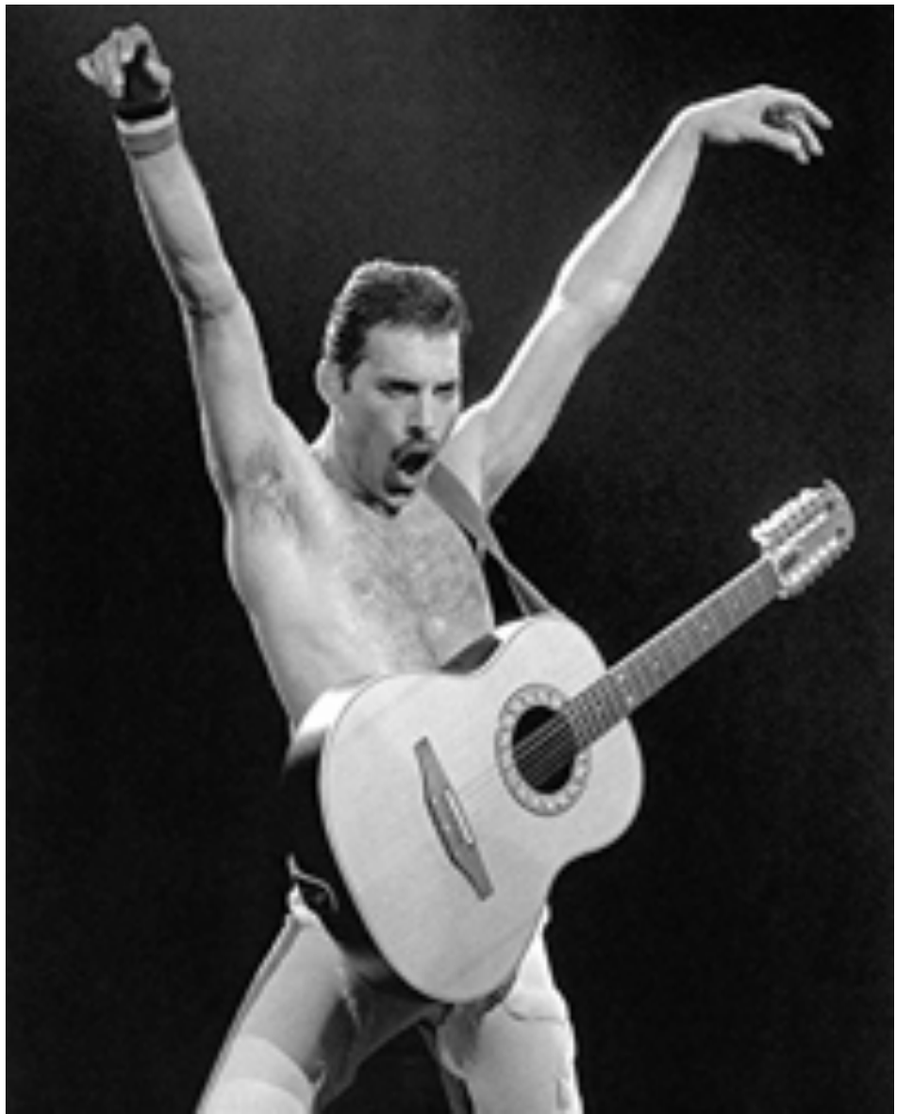
La différence est minime entre la solitude de la star et celle du technicien qui a reçu l’ordre de ranger, une fois le show terminé.
Ils se croisent dans les coulisses du silence, mais ne se regardent pas.
Deux inconnus aux destins croisés qui ne parlent pas. Les yeux se baissent, un signe furtif de la main pour féliciter, un sourire forcé en signe de réponse, pas un mot. Mais leurs corps tremblent, ils crient à l’aide et à l’amour. De la tendresse s’il vous plaît, un échange humain, un vrai.

J’aimerais qu’ils puissent se rencontrer.
Le temps d’une soirée, leur faire partager le même espace. Confronter deux réalités tellement différentes et pourtant si similaires.
L’un rêve peut-être de devenir l’autre.
Et inversement.

« Le jour où j'ai réalisé que même les plus grandes stars se sentent seules, j'étais triste. »
m.g

Imaginez.
Freddie Mercury.
Les cinq dernières
minutes de son concert
au Live Aid en 1985.
Imaginez encore.
Freddie Mercury, à la
fin de son concert,
lorsque tout est
terminé.

Le silence, le vide.
La solitude.



Et puis il y a eu ce rire.
Surprenant, long, envahissant.
Accepter que l’émotion vécue appartienne à celui ou celle qui la vit. Je peux partager une image, mais je ne peux pas contrôler son écho dans l’espace. Je peux faire un mouvement, mais je ne peux pas décider de la façon dont on le reçoit. Je ne peux pas être sur scène et dans le public en même temps. Multiple mais pas infinie. Je tape le rythme sur mon tambour invisible, ton rire explose dans l’espace à contretemps. Rivale ou ennemie, nos partitions s’entrechoquent, c’est un duo. Il y a moi qui tremble de peur que ce moment ne s’arrête jamais, et il y a toi, heureuse de partager ton émotion. Toi qui seras la seule à savoir ce que tu as vu dans l’invisible. Ton imaginaire qui t’a permis de rire, et de rire, et puis de rire…

?
HA HA HA HA
ROGNTUDJU
MILLE MILLIARDS DE
HÉ,
BOUGRE DE
CERV
ENFANT DE
TÊTE DE
FLEURI!
TRIPLE
HA-HA
HA-HA

Note de l’auteur

La course de l’identité et de la reconnaissance est dans tous les milieux un véritable jeu de rôles et de stratégies. J’avance le pion du beau discours, je cache la carte des secrets, je m’habille de belles pensées, je manipule le décor, je transforme le temps.

Je joue à quoi.
Je joue à être.
Je joue à paraître.
Je joue à disparaître.

Difficile de rester naturelle lorsque l’on apprend à paraître pour exister.
Polie.Jolie.Courtoise.Sympa.Sociale.Cultivée.Intellectuelle.Joyeuse.Discrète.Passionnée.Calme.
À travers mon écran, j’exige la perfection de ton apparence, de tes pensées, de ton amour.

Le combat est vain. Inutile de chercher l’attention et l’affection de tous, la sincérité est une espèce rare.
Accepter de jouer c’est déjà gagner. Imaginez un plateau sur lequel se transformer, se déguiser, se montrer, et puis se faire oublier. Prendre en main les cartes des rôles sociaux et se les approprier dans un show déjanté.

Si je crains pour l’entièreté de ceux qui existent uniquement dans la lumière,
Je suis profondément touchée par ceux qui ne la demandent pas.
Artistes bruts. Soldats de nuits. Villageois créateurs. Créatures imaginaires.
Chers Ancêtres,

Votre présence est grande, votre humilité est un exemple.
Je suis guidée par vos pas invisibles.
Je suis portée par le désir de croiser vos chemins.
Si l’histoire n’est pas capable de nous garder tous en mémoire,
Partez sans crainte, je ne vous oublie pas.

Échec et mat.

Merci.

À Claire de Ribaupierre pour le suivi

À Alexis Rime pour la relecture

A la Couronne d’Or pour les cafés

Et aussi, merci aux autres.

Bibliographie

LIVRES :

David Le Breton, *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*, Paris, éditions Métaillié, 2015

Franz Kafka, *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris,* Paris, Gallimard, 1990

Alessandro Baricco, *Novecento : pianiste,* Gallimard, 2017

Herman Melville, *Bartelby le scribe,* Gallimard, 1996

Vinciane Despret, *Penser comme un rat,* Quae, 2009

Jacob von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain,* Hambourg, Denoel, 1956

ARTICLES :

Paraître et Disparaître: l'art et ses objets perdus:
https://nouveauxmodernes.wordpress.com/2015/06/04/paraitre-et-disparaitre%E2%80%AF-lart-et-ses-objets-perdus/

Le slow, moment tant attendu de fin de soirée, est en voie de disparition:
https://news.sfr.fr/divertissement/musique/pourquoi-le-slow-cette-danse-culte-est-en-train-de-disparaitre.html

PHOTOGRAPHIES :

Archives personnelles

Album photo familial

Trouvailles du marché aux puces de Bruxelles

Collection du Journal de Cossonay

Captures d'écran de vidéo de la création du solo

FILMS :

Woody Allen, *Zelig*, 1983

M. Night Shyamalan, *Split*, 2017

Volker Schlöndorff, *Le Tambour,* 1979

Samuel Bollendorff, *LA PARADE* – WEBSERIE,

The greatest showman, musical

EXPOSITIONS :

Liu Bolin, *Le théâtre des apparences*, Musée de l'Elysée, 2018

Olivier Blanckart, *Moi en : … ,* Festival des Images, Vevey, 2018

MUSIQUES:

De ceux, Fauve, 2014

Hugh Jackman, Keala Settle, Zac Efron, Zendaya,
The Greatest Show, 2017